

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 1 (1906)  
**Heft:** 51

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur  
**Autor:** Stéphane, Marie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-256376>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications

S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche

à  
Porrentruy

TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Le Château d'Outremont

ET

#### la légende de saint Ursanne

Au temps où saint Ursanne était venu habiter sur les bords du Doubs la grotte qui porte encore son nom, sur les ruines d'une *specula* ou tour des Romains s'élevait le manoir d'Outremont. L'emplacement de cette demeure est occupé de nos jours par quelques maisons qui ont conservé le nom du castel. Ce château était assez primitif, comme l'indiquent les souvenirs qui en restent, c'est-à-dire des pierres éparses dans la forêt. Cette demeure féodale appartenait alors à un puissant seigneur, qui étendait sa domination sur toute la contrée. Ce seigneur était d'origine grecque du moins par son nom, Eucalion<sup>1)</sup>.

C'était un bien méchant homme que ce seigneur. Ses sentiments, comme ceux de sa famille, étaient peu religieux. D'une humeur cruelle, farouche, il ne pouvait supporter la réputation de sainteté de l'ermite du Doubs, saint Ursanne, ni la piété toute céleste de ses disciples. Il voyait avec colère les pauvres affluer au monastère, naissant de Saint Ursanne. On y amenait de nombreux malades auxquels le saint ermite rendait la santé. Les pécheurs y accouraient également pour entendre la voix si persuasive du saint et pour demander la paix de la conscience. Eucalion cherchait le moyen

de ruiner la réputation du saint en le faisant tomber dans quelque faute. Il fallait une occasion qui se présente peu après. Saint Ursanne ne se contentait pas d'édifier des pèlerins, mais célaçant aux instances pressantes qui lui étaient faites, il allait porter la parole de la vérité aux peuples les encore payennes ou à peu près de la Ruacie. Il ne repoussait aucune invitation dont il pouvait attendre quelque fruit heureux.

Le seigneur d'Outremont sut habilement profiter du zèle du saint pour perpétrer son plan diabolique. Le Père Sudan rapporte ainsi ce qui arriva :

« Jaloux des vertus de saint Ursanne et du bruit de sa sainteté, l'ennemi du vice voulut se servir de cet homme riche pour ternir l'éclat de la réputation du saint, et mettre un terme au bien qu'il faisait autour de lui par sa parole et son exemple. »  
« de lui au riche de la montagne. Il pou- se Eucalion à inviter le saint à sa table, et nous verrons bientôt dans quel but plein de malice. »<sup>2)</sup>

Saint Ursanne savait combien la vie du seigneur d'Outremont et de ses gens était déplorable. Il croit le moment venu pour leur adresser les plus charitables avertissements. Il monte au château. Le seigneur Eucalion fut ravi de l'arrivée du saint et dans sa joie diabolique il lui tendit habilement un piège. Il l'invite à prendre part à un festin avec tous ses gens. Pendant le repas, saint Ursanne tout occupé de ramener au bien ce seigneur si hospitalier, par sa douce

parole, ne remarque pas que son vin était toujours renouvelé par un intendant qui en avait reçu l'ordre secret. Saint Ursanne s'aperçoit un peu tard que le vin, auquel il n'était pas habitué, commencent à se faire sentir et à bouleverser sa tête.

Epouvanté, il se lève, coupe la conversation et quitte la salle pour s'enfuir.

Alors le seigneur Eucalion et tous ses gens se mettent à crier, à acabler d'injures grossières l'humble invité. On lui prodigue les noms d'ivrogne, de misérable hypocrite, de scélérat, etc. Le saint est rejoint par tous ces gens qui l'accablent de leurs railleries, mais saint Ursanne supporte tout et garde le silence avec la plus paternelle charité. Mais bientôt il comprend dans quel but diabolique le seigneur d'Outremont l'a invité à sa table. Saisi d'indignation, il retourne sur ses pas, s'approche de ce repaire du vice et étendant vers le château sa main du Psaume 68 : « Qu'à cette demeure soit à jamais maudite et qu'elle soit désormais inhabitable à qui que ce soit. »

La malédiction du saint fut raillée par le ciel, peu après les reptiles, et d'autres animaux immondes se multiplièrent tellement dans ce château que force fut à ceux qui l'habitaient de le quitter pour toujours. Depuis ce moment personne ne put y demeurer. Le château abandonné finit par s'écrouler et ne laissa d'autres traces de son existence que les ruines dont on retrouve encore de nos jours quelques vestiges.

Telle fut la fin du château d'Outremont et de sa seigneurie.

A. D.

1) *Basilea sacra*, du Père Jésuite Sudan, page 54 et Histoire de Saint Ursanne par Mgr Chèvre.

2) *Basilea sacra*, p. 54.

Feuilleton du Pays du dimanche 49

## Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Mais il restait perp'exe, que faire ? Télégraphier !... Il ne l'osait, se disant que la joie trop vive tue plus sûrement que la douleur. Il ne savait rien de Gauthier depuis les nouvelles transmises par l'agence. Il songea à employer de nouveau ce moyen d'information, et il se disposait à se rendre au bureau de ladite agence, lorsque Chantal, habillée pour sortir, laissant son frère à la garde de la religieuse qui venait reprendre son poste auprès du malade.

— M<sup>me</sup> Lenorcy est rentrée à Paris, dit-elle, voulez-vous que nous y allions ? Nous saurons par elle des nouvelles de son fils.

— Allons, mon enfant, j'ai hâte de m'humilier et de proclamer l'innocence de Gauthier. Pauvre mère, elle aussi aura beaucoup à me pardonner.

XIX

— Rue de Fleurus, 10 !... jeta M. de Verneuil au valet de pied qui fermait la portière du coupé capitonné de soie claire, dans lequel le banquier venait de prendre place près de sa fille.

Le cocher rendit les rênes au bel alean qui prit aussitôt un train rapide pour s'arrêter peu après devant le logis de modeste apparence occupé par la mère de l'officier. La servante étant sortie, ce fut la maîtresse de maison qui vint ouvrir au coup de sonnette de Chantal.

— Madame Lenorcy veut-elle faire à M. de Verneuil et à sa fille, le plaisir de les recevoir un instant ?... demanda la jeune fille avec une inflexion joyeuse dans sa voix,

en présentant son front au baiser de la vieille dame.

Celle-ci éprouva un tel saisissement à la vue du banquier respectueusement incliné devant elle, qu'elle resta tout d'abord sans parole.

— Veuillez entrer, je vous prie, dit-elle enfin légèrement tremblante en ouvrant la porte du salon, s'effaçant pour laisser passer ses visiteurs.

— A quel motif dois-je attribuer l'honneur de votre visite ? demanda-t-elle.

Cette simple question jeta M. de Verneuil dans un trouble inexprimable. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, son visage passa du blanc au pourpre et du pourpre au blanc. Il lui semblait que la communication qu'il avait à faire ne pourrait jamais passer le seuil de ses lèvres. Il lui était si dur à cet homme, derrière lequel se dressait tout un passé d'honneur, de voir son nom entaché par son propre fils. Cependant il

# Le Petit Noël

## de Monsieur et de Madame Dauriac

par JEANNE FRANCE

A mon bien-aimé petit-fils, Louis Lemoine.

Ils s'étaient assis, leur frugal souper terminé, à droite et à gauche de la vieille cheminée où flambait un grand feu de bois, et silencieux, tristes comme toujours, depuis près de dix ans ils étaient irrémédiablement tristes... le mari et la femme suivaient de l'œil les capricieuses lueurs, tout en prêtant machinalement l'oreille aux petits bruits se glissant jusqu'à eux; le pas léger de leur fille, Suzanne, allant et venant dans la pièce voisine, la vaisselle remuée par la vieille bonne à la cuisine, un passant à tardé se hâtant pour rentrer au logis et faisant craquer le sol durci par la gelée.

— Marthe demande si elle doit préparer quelque chose, le hé, un petit réveillon ? — fit M<sup>lle</sup> Suzanne en entr'ouvrant la porte de la salle à manger.

M. et Madame Dauriac se regardèrent.

— A quoi bon... Personne ne viendra, ce soir... — répondit le père dont la sombre tristesse parut s'accentuer.

— Le notaire... peut-être ? — insinua Madame Dauriac.

— Lui ! Il aime bien mieux aller chez ses cousins du Sud, où il y a de la jeunesse, de la gaieté, des rires... Rappelle-toi l'an dernier...

— C'est vrai... Naturellement le curé est tout aux préparatifs de sa messe de minuit.

— Et mon vieux Benjamin va chez sa

joueurs de whist ont de la famille, des petits-enfants... (Il prononça ce mot avec une sorte de rage), et sont tout à leurs petits-enfants, ce qui est bien naturel.

— Tu vois, Suzette — conclut tristement la mère — il n'y a nul prétexte à réveillon...

— Dis à Martine qu'elle peut aller dormir.

— Et nous en ferons vite autant, — murmura M. Dauriac.

— C'est encore ce qu'il y a de mieux à faire... quand on peut dormir.

Il ne put retenir un soupir; Suzanne, qui le regardait avec une pitié tendre, soupira aussi.

C'était une fort jolie personne d'une trentaine d'années, un peu fanée et pâle, mais charmante, avec de très beaux yeux sombres, et un air de bonté, de résignation, révélant une âme exquise. Doucement elle disparut.

— Mon pauvre vieux mari — fit tendrement Madame Dauriac, les larmes aux yeux,

n'était pas venu pour se taire. S'il pouvait, après tout, réhabiliter l'officier sans accuser Luc, sa honte resterait secrète, connue seulement de lui, des siens, et du généreux enfant qui avait préféré s'immoler que de causer cette douleur intense à son bienfaiteur.

Le silence devenait lourd; à son tour, la veuve se troublait. Un mystérieux pressentiment l'avertissait qu'il devait être question de Gauthier, mais en quel sens ?... L'expression émue et joyeuse du visage de Chantal écartait immédiatement l'idée que ce pût être l'annonce d'un malheur; cependant la mère ne savait trop que penser.

— Madame, vous avez devant vous un homme bien malheureux et très heureux tout à la fois, dit enfin M. de Verneuil.

(A suivre.)

— comme je voudrais trouver à l'offrir !...

— Et moi donc, ma chère vieille femme !

— dit-il en écho, se levant pour l'embrasser.

Ils n'étaient bien vieux ni l'un ni l'autre, elle, la soixantaine tout juste; lui, entre soixante-cinq et soixante-six ans. Mais le chagrin vieillit et affaïsse, et le mot n'était pas déplacé.

— Pauvre Suzette ! continua le père en se rasseyant. — Si au moins nous lui donnions quelques distractions, lui créant une atmosphère de gaieté.

— Et le aime mieux, avec son pauvre cœur douloureusement meurtri, vivre dans la paix tris e.

— Quand on souffre, les gaietés font mal.

— A moins qu'elles ne guérissent, donnant l'oubli.

— Certaines n'oublient jamais.

— Tu crois qu'elle pense toujours à cet oubli, à ce disparu, à Georges Lartigue ?

— Comme nous, nous pensons à notre disparu.

— Ce n'est pas la même chose; il n'y a, pour se souvenir, que les cœurs paternels et maternels.

— Il y a aussi quelques cœurs féminins...

Un long silence.

— Si elle avait pu oublier, en épouser un autre — reprit M. Dauriac, — elle nous eut rendu le bonheur.

— Bien incomplet.

— Oh ! toi, tu avais une préférence pour ton fils, pour ton Norbert... Tout petit, tu l'as gâté; et tu m'en as voulu de ma résistance à ses folies.

— Le mot préférence est injuste, Louis. J'aime également nos deux enfants... J'avoue pourtant que je t'aurais voulu plus

... Quand il me bravait, se revoyant par deux fois !... D'abord en partant pour l'Amérique, abandonnant sa carrière, détruisant tout l'avenir qu'on lui avait édifié... et puis en se mariant malgré moi !

— Il t'a demandé aussi bien la permission de partir que l'autorisation d'épouser celle qu'il aimait.

— Et quand j'ai dit non, pour le départ, il est parti quand même !... Et quand j'ai dit non pour le mariage, il m'a envoyé des actes de respect !... Ah ! le misérable !

— Si on n'avait pas dit non...

— Parbleu ! Si on avait condescendu à toutes ses volontés, il n'aurait pas eu à se révolter.

— Peut-être sa femme était-elle digne de lui ?

— Etrangère, protestante, sans un centime... et ce que nous ne savons pas... Tiens, laissons ce sujet; le sang me monte à la tête; je ne pourrais plus m'endormir.

— Que fait-il ?... Vit-il encore ?... — murmura très bas la pauvre mère, le cœur rempli d'une détresse infinie, voyant l'enfant si cher malheureux, pauvre, malade, appelant en vain la mère qui l'adorait.

— Et pas un mot de lui ! N'est-ce pas abominable ? grondait le père.

— Tu lui as interdit de l'écrire : tu lui as signifié qu'il était mort pour toi, que tu brûlerais ses lettres sans les ouvrir.

Un silence encore, si douloureux.

— Je voudrais que Suzette eût envie de quelque chose pour son petit Noël. L'as-tu pressentie, Jeanne ?

— Oui, mon ami. Et même ai-je chargé Martine, à qui elle cause volontiers... Sûrement parlent-elles de... de Norbet. La chère vieille aime tant ces enfants qu'elle a élevés !... Martine, pas plus que moi, n'a pu

surprendre une fantaisie à satisfaire.

— Jadis, elle aimait son petit Noël, le présent du réveillon.

— Et nous aussi, nous aimons les petits cadeaux de Noël; elle est comme nous, n'ayant plus envie de rien.

— C'est trop tôt; pauvre petite ! Oh ! ce maudit Georges, se faisant aimer et partant ! As-tu compris sa conduite ? Je la trouve incompréhensible.

— Moi, je la trouve assez claire. Un ami-bili-ux, voulant arriver, redoutant l'entrave... Il n'est sûrement pas marié... Et le voilà qui réussit ! Une pièce dans un petit théâtre, une autre chez Antoine... Tu as vu, dans les journaux ?... Il y avait des éloges, des chances d'avenir évacuées...

Dé nouveau le lourd silence, qui fut interrompu par un brusque coup de sonnette.

— Quelqu'un se décide à nous venir... tant mieux, ça nous secouera. Qui est-ce, Suzanne ?

Mlle Suzanne arrivait, une lettre à la main.

— Le garçon de l'Hôtel de la Poste, papa, apporte ce billet. Il y a une réponse.

M. Dauriac ouvrit, lut et relut.

— Tiens, quand on parle du loup !... Que faut-il faire, Jeanne ?

Il lut à haute voix, tout en jetant, à la dérobée, des coups d'œil à sa fille.

« Je suis à Villeville, pour quelques heures, cher Monsieur, et je serais profondément heureux si vous daigniez, m'admettre à passer cette soirée, qui autrement sera si lugubre, à votre foyer hospitalier, avec mon petit Noël. J'ose espérer de votre paternelle bonté votre faveur, et je suis bien humblement et affectueusement votre second fils, comme vous m'appeliez jadis. »

Quelle date ajoutait que c'est signé Georges Lartigue : ton avis, ma femme ?

— On ne peut guère répondre non à une demande ainsi conçue.

— Ton avis, Suzanne ?

En écoutant, le visage de Suzanne s'était graduellement éclairé : il était maintenant lumineux, transfiguré.

— Je suis de l'avis de maman — formula-t-elle, d'une voix qui tremblait un peu, sans pouvoir retenir un beau sourire.

Eile ne calculait rien. Il était proche... il demandait à venir... elle le verrait... elle était joyeuse.

Soit, qu'il, vienne; dis à ce garçon que le voyageur est attendu.

— Mon petit Noël, — relut pensivement M. Dauriac quand sa fille eut disparu.

Alors, il serait marié. — A moins que ce ne soit un souvenir, un petit cadeau de Noël qu'il veut offrir.

— Nous verrons bien; il ne peut tarder.

Il ne tarda pas, en effet. Probablement un sérieux pourboire donnait-il des ailes au garçon d'hôtel; et probablement un attrait ou un projet en donnait aussi au voyageur. Avant les dix minutes nécessaires à l'aller et au retour, un nouveau coup de sonnette, très discret celui-là, résonnait dans le vestibule.

Et si court qu'eût été le délai, Suzanne avait trouvé moyen de tout transformer dans la pièce : Deux fauteuils du salon avaient été glissés, deux autres lampes s'étaient allumées, le tapis de la table était remplacé par un neuf, quelques plantes vertes, ça et là, donnaient une note gaie. Un gentil menu de réveillon s'élaborait... Là j une fille parlait pour en conférer avec Martine, quand la sonnette tinta; debout, le cœur tout remué, très pâle maintenant, défrisant la dentelle d'un abat-jour pour se